

Binet

Foucault

Comte

Boas

Lévi-Strauss

Bruner

Keynes

Chomsky

Tocqueville

Frazer

Michelet

Durkheim

Bourdieu

Smith



# UNE HISTOIRE des SCIENCES HUMAINES

Jean-François Dortier

Éditions  
SCIENCES  
HUMAINES

Extrait de la publication



# UNE HISTOIRE DES SCIENCES HUMAINES

Sous la direction de  
Jean-François Dortier

**La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines**  
*Une collection dirigée par Véronique Bedin*

Éditions  
SCIENCES  
HUMAINES

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur

**www.scienceshumaines.com**  
**www.editions.scienceshumaines.com**

**Diffusion : Seuil**  
**Distribution : Volumen**

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2012**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = **9782361060947**

Cet ouvrage est l'édition revue et actualisée en 2012, au format semi-poche, de *Une histoire des sciences humaines* (2006).

## OUVERTURE

Giambattista Vico avait rêvé d'une science nouvelle: la « *scienza nuova* ».

Nous étions alors dans les années 1725-1730. Une grande révolution scientifique avait débuté depuis déjà un siècle. Galilée avait pointé sa lunette vers les astres, Bacon avait jeté les bases de la science expérimentale, Newton était en train d'inventer les lois de la gravitation universelle, Harvey avait découvert la circulation du sang. Les explorateurs sillonnaient les mers, découvraient des îles, progressaient au cœur des continents jusque-là inexplorés. Ils rapportaient des descriptions de plantes, d'animaux, de paysages et de peuples inconnus. Des étoiles aux microbes, des plantes aux animaux, la science progressait à grands pas. Rien ne devait plus échapper à la connaissance des hommes. « Et nous prendrons sur nous d'expliquer le mystère des choses comme si nous étions les espions de Dieu » (Shakespeare, *Le Roi Lear*).

Pourtant il était un domaine où les hommes restaient étrangement ignorants: la connaissance d'eux-mêmes. Voilà qui étonnait Giambattista Vico: « Quiconque réfléchit là-dessus ne peut qu'être stupéfait de voir que les philosophes ont consacré toute leur énergie à l'étude du monde de la nature [...] et qu'ils ont négligé l'étude du monde des nations. » Ce « monde des nations », qu'on appellerait aujourd'hui les « sociétés humaines » ou les « cultures », voilà ce qui devait être l'objet de la « *scienza nuova* ».

Il faudra attendre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour que la « science de l'homme » prenne corps. Ce sera l'une des grandes ambitions des philosophes des Lumières qui en appelleront tous à la fondation de ce que l'on nommait alors la « science de l'homme », la « science sociale », la « science morale » ou tout simplement l'« anthropologie ». Mais il ne s'agissait encore que de rêves de philosophes.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, enfin, le projet prend forme. C'est le temps des pionniers. Ils ont pour nom Boucher de Perthes, Alexander von Humboldt, Jules Michelet, Lewis Henry Morgan, et bien d'autres. Certains, comme Auguste Comte, Karl Marx, ou James Frazer, ont passé leur vie dans les bibliothèques à construire de grands édifices théoriques : théorie de la société, du capitalisme, des mythologies de l'humanité entière. D'autres traversent les océans et partent à la rencontre de peuples dont ils veulent comprendre les mœurs et les institutions. Lewis Morgan et Alexis de Tocqueville sont de ceux-là. D'autres encore collectent, rassemblent, classent, ordonnent dans de véritables musées personnels : il s'agit de Boucher de Perthes ou encore d'Edward Tylor. Chacun à sa manière participe à la construction d'un savoir nouveau. Alors que l'exploration de la planète s'achève, celle de l'homme semble commencer.

À l'époque, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les frontières disciplinaires ne sont pas encore bien établies. La méthode non plus n'est pas encore bien définie. Vers les années 1860, un grand débat va d'ailleurs s'ouvrir à ce propos. Certains pensent qu'il faut appliquer à l'étude des humains la démarche qui a donné tant de succès dans les sciences de la nature : observation, mesure, classement, expérimentation, recherche de lois. Dans cet esprit, l'on crée les laboratoires de psychologie. L'économie, qui se veut scientifique, se calque sur les modèles de la physique. D'autres penchent plutôt pour une démarche nouvelle, propre à l'étude des humains. Elle repose sur la reconstitution des valeurs, des visions du monde, des univers mentaux. Elle suppose que les actions humaines, toujours changeantes et singulières ne peuvent se laisser enfermer dans des lois...

Puis vient le temps des véritables fondations. Le passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle est une période charnière. C'est le moment où la sociologie s'organise en France sous l'égide d'Émile Durkheim, en Allemagne avec Max Weber, et elle voit le jour aux États-Unis à l'université de Chicago. Au même moment, Sigmund Freud invente la psychanalyse, Ferdinand de Saussure fait entrer la linguistique dans une ère nouvelle, tandis que Franz Boas et Marcel



Mauss forment les premières générations d'anthropologues professionnels. La cristallisation des disciplines s'accompagne de la création de revues, d'associations professionnelles. Chaque discipline établit ses principes, une méthode, trace ses frontières. Non sans dissensions et querelles de limites et de légitimité: déjà! Le mot « discipline », appliqué à la connaissance scientifique dit bien ce qu'il veut dire: normes, pouvoir, interdits.

C'est après la Seconde Guerre mondiale que les sciences humaines prennent leur essor. Le développement est imposant. Quantitatif d'abord. À partir des années 1950, on assiste à la multiplication des enseignements universitaires et du nombre d'étudiants. On compte une poignée de chercheurs seulement au début du xx<sup>e</sup> siècle et à la fin du siècle, ils sont des dizaines de milliers. 5 000 revues, des dizaines de milliers d'articles et de livres paraissent dans le monde chaque année. Cette croissance quantitative est liée à une triple évolution: spécialisation, technicisation, professionnalisation.

**Spécialisation.** Chaque discipline se subdivise en sections: il y a la sociologie du travail, des classes sociales, de la famille, de l'État, etc. L'économie se compartimente: finance, développement, emploi, etc. Chaque branche évolue en vase clos avec son langage, ses références. On assiste à une certaine balkanisation et à une babélisation des connaissances.

**Technicisation.** Les méthodes se veulent plus rigoureuses et codifiées: analyse de données, statistiques, approche clinique, tests projectifs, observation participante... Le temps des chercheurs a succédé à celui des pionniers et des fondateurs.

**Professionnalisation** enfin. Les sciences humaines entrent en société avec le développement du nombre des psychologues et psychiatres; les économistes, les démographes et les géographes fournissent des données aux décideurs; les sociologues deviennent experts en organisation, en politique sociale... Même les historiens sont convoqués au prétoire des tribunaux.

Il est deux façons de raconter l'histoire des sciences. La première – la plus classique – fait défiler les œuvres marquantes, les moments clés, les personnages d'envergure. Les sciences de la nature avaient leurs héros: Galilée, Newton, Darwin, Pasteur,

Einstein. Les sciences humaines, elles, auront leur panthéon : Marx, Freud, Durkheim, Chomsky, Foucault, Bourdieu... Nous les rencontrerons, bien sûr, tout au long de ce livre.

Est-ce une vision dépassée que d'accorder tant de place à la biographie des « grands auteurs » et des moments fondateurs ? On l'a cru un temps. Mais les historiens d'aujourd'hui ne méprisent plus le genre biographique. On sait que l'histoire, pour peu qu'elle ne cède plus à l'héroïsation de ses personnages est édifiante. Un exemple ? Il n'est pas indifférent pour la connaissance de la psychanalyse de savoir que Freud n'a pas inventé le concept d'Œdipe en observant les enfants mais en fouillant dans sa propre mémoire.

L'histoire permet de révéler la part personnelle dans l'élaboration d'une œuvre. Pierre Bourdieu, si soucieux de rigueur scientifique, savait bien ce que sa théorie de l'*habitus* devait à sa trajectoire personnelle : celle d'un jeune homme issu d'un milieu populaire brusquement confronté à une élite cultivée.

Les concepts, les théories sont tributaires d'un passé. Restituer une pensée dans son esprit fondateur, c'est en comprendre mieux le projet, le point de vue, les idées directrices, les programmes de recherche. C'est aussi retrouver la part humaine sous l'abstraction des concepts ou l'appareil des démonstrations.

L'autre façon de faire l'histoire des sciences se veut sociale et panoramique. Elle est dite « externaliste » par les spécialistes. Elle cherche à mettre en relief les mouvements de fond plutôt que les grandes figures. Derrière les auteurs, elle recherche les réseaux ; derrière les idées, elle traque les institutions ; derrière les individus, elle s'intéresse aux forces sociales. Aux dates et moments fondateurs, elle préfère les courants souterrains.

La démarche est fertile, car les idées, plus ou moins grandes, naissent et se développent dans un milieu qu'elles recréent et reconfigurent à leur tour. Les concepts nomadisent d'un univers à l'autre. On le verra dans les pages qui suivent. En 1860, l'évolution est à la mode. Cent ans plus tard, l'idée de « structure » ou de « système » inspire les sciences humaines. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'idée d'inconscient circule un peu partout. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, c'est le cognitif qui se répand comme une lame de fond.



Dans *Les Mots et les Choses*, M. Foucault avait entrepris une « archéologie des sciences humaines » visant à mettre au jour les structures cachées de la connaissance. Au même moment, Thomas Kuhn parle de « paradigme scientifique », Gerald Holton de « themata ». Autant de façons de parler des modèles de pensée dont chaque époque est prisonnière.

Pourquoi se pencher sur l'histoire des sciences humaines? Le regard rétrospectif nous vaccine d'abord contre l'illusion du présent. Celle qui nous pousse à croire que nous serions libérés des pesanteurs de notre époque. L'histoire nous rappelle que les sciences humaines sont d'abord choses humaines. C'est ce que nous avons voulu fortement souligner dans ce livre.

Pour autant, faut-il admettre que la pensée est erratique et totalement soumise à l'esprit du temps? Ce serait méconnaître un fait majeur: il y a un siècle, on savait bien peu de chose sur les humains. Rien sur nos origines préhistoriques; rien sur le fonctionnement de la mémoire; rien sur les structures de la parenté dans les différentes civilisations, ni sur la naissance de l'intelligence chez l'enfant...

Mais en un siècle et demi, la masse des données est immense. À tel point même que nous sommes aujourd'hui déroutés par l'accumulation des recherches, des théories, des modèles. Il nous est difficile de faire la part entre les découvertes, les impasses et les fausses pistes.

Cette histoire des sciences humaines vise aussi à nous aider à mesurer le chemin parcouru, à poser des balises, à donner des points de repère dans une histoire proliférante. À retrouver même certaines pistes oubliées ou écartées. À se réapproprier aussi une partie du savoir et des idées énoncés par les générations qui nous ont précédés. Car, on le verra, l'histoire des sciences humaines n'est pas un cimetière d'idées mortes. Certaines continuent à vivre en nous. Les erreurs et les impasses ont été nombreuses, mais des pistes prometteuses ont aussi été écartées. Nous avons beaucoup appris, mais beaucoup oublié. Et tout ce qui est passé n'est pas toujours dépassé.

Jean-François Dortier



1800-1900  
LE TEMPS DES PIONNIERS

- Un projet fondateur. La société des observateurs de l'homme
- La grande histoire des langues
- Adam Smith invente l'économie politique
- Alexander von Humboldt et la naissance de la géographie
- Alexis de Tocqueville et l'avènement de la démocratie
- Boucher de Perthes et l'antiquité de l'homme
- Auguste Comte. De la sociologie à la religion de l'humanité
- Karl Marx. Savant et prophète
- Jules Michelet invente l'histoire de France
- Lewis Henry Morgan. Rencontre avec les Iroquois
- Léon Walras et les économistes néoclassiques
- Les origines de la psychologie. Une histoire occultée
- James Frazer et Le Rameau d'or



## UN PROJET FONDATEUR

### La société des observateurs de l'homme

Le 19 octobre 1800, deux frégates – le *Géographe* et le *Naturaliste* –, commandées par le capitaine Nicolas Baudin, quittent Le Havre et mettent le cap sur l'Australie et la Tasmanie, découvertes quelques années plus tôt par les explorateurs Tasman, Cook et Bougainville. Leur mission est de recueillir le maximum de données sur la flore et la faune de ces contrées, mais aussi d'étudier les « peuples sauvages » qui y habitent. Georges Cuvier, le célèbre naturaliste, a donné ses instructions en vue de comprendre quel genre d'hommes vit sur ces terres dans une *Note instructive sur les recherches à faire relativement aux différences anatomiques des diverses races d'homme*. Joseph-Marie de Gérando a rédigé à l'intention des explorateurs des *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*, qui est un véritable manuel d'ethnographie, le premier du genre<sup>1</sup>.

Gérando souligne tout d'abord que l'étude des « sauvages » offre l'intérêt d'observer les humains à un stade originel de la civilisation. Chez eux, pense-t-il, nous sommes comme reportés aux premières époques de l'histoire, et « nous pourrions établir de sûres expériences sur l'origine et la génération des idées, sur la formation et les progrès du langage ». Et d'ajouter: « Le voyageur philosophe qui navigue vers les extrémités de la terre traverse en effet la suite des âges, il voyage dans le passé; chaque pas qu'il fait est un siècle qu'il franchit. Ces îles inconnues auxquelles il atteint sont pour lui le berceau de la société humaine. »

L'auteur préconise une démarche originale, qui anticipe largement sur son époque. Il suggère aux explorateurs d'apprendre les langues indigènes, sans lesquelles on ne peut comprendre le sens de leurs traditions (leur « culture », dira-t-on bien plus

---

1- Réédité par J. Copans et J. Jamin dans *Aux origines de l'anthropologie française*, éd. Jean-Michel Place, 1994.

tard). Des instructions précises sont formulées. Il faudra d'abord recueillir les « idées simples », les noms que les indigènes utilisent pour désigner les plantes, les animaux, les parties du corps. Puis on passera aux « idées complexes » qui concernent le village, la forêt, la guerre. Enfin, on s'intéressera aux idées abstraites : « On devra les interroger sur des idées morales comme celles du désir, de l'espérance, de la crainte, de la mort. » Il faudra aussi recueillir des informations sur la vie sociale, les techniques, la parenté, la pudeur, l'éducation des enfants...

C'est tout le programme de la future anthropologie que Gérando est en train de concevoir, et il reconnaît qu'il s'agit là d'un « travail immense ». Mais l'apport à la science sera gigantesque. Les explorateurs qui s'apprêtent à « s'élancer hors du monde civilisé » sont donc investis d'une grande mission. Leur voyage s'inscrit dans un vaste programme d'étude défini quelques mois plus tôt par un groupe de savants, les idéologues, regroupés en Société des observateurs de l'homme (voir l'encadré pages suivantes).

### **L'idéologie, nouvelle science des idées**

Par idéologues, on entend alors les tenants de l'idéologie, une philosophie dont Antoine Louis Claude Destutt de Tracy (1754-1836), membre de l'Institut, est le principal théoricien. Issu d'une vieille famille écossaise, il est de ces aristocrates ralliés à la Révolution qui ont débuté leur carrière dans les armes avant de se consacrer aux affaires politiques et aux études savantes.

L'idéologie est définie par Destutt de Tracy comme la « science des idées ». Généalogie de la connaissance, elle vise à décrire comment les idées naissent, se développent et se combinent dans l'esprit des hommes, mais se veut aussi un guide pour diriger la pensée de façon rigoureuse. Cette théorie est très influencée par le philosophe Condillac (1715-1780) qui, dans ses *Essais sur l'origine des connaissances humaines* (1749), avait défendu sa thèse « sensualiste » : les idées naissent des sens, et penser, c'est d'abord voir, sentir, entendre, toucher. Aux sources de la pensée humaine, il n'y a pas la raison, comme le défend Descartes, mais la perception. Pour Destutt de Tracy, toutes les



idées proviennent non seulement des sens externes – la vue, le toucher, l’ouïe – mais aussi des « sens internes » – le désir, la volonté. Les idées ne sont rien d’autre que la transformation de sensations en symboles du langage. Du sens au signe, des idées simples aux complexes, du concret à l’abstrait, des besoins élémentaires aux conceptions morales, l’esprit produit ainsi une multitude de pensées qui vont se répandre dans nos esprits.

L’idéologie, science de la formation des idées, doit déboucher, selon Destutt de Tracy, sur une méthode et une pédagogie. Il s’agit d’apprendre à séparer et à combiner les idées entre elles de façon rigoureuse. Et ce travail exige un apprentissage particulier, où l’analyse des idées (c’est-à-dire leur décomposition en propositions simples) tient une place particulière. En 1795, Destutt de Tracy donne lecture de son *Idéologie* à l’Institut. Il espère en faire le support d’un manuel d’instruction pour les écoles centrales.

L’idéologie telle que la conçoit alors Destutt de Tracy n’est encore qu’une ébauche. Car il a bien conscience que pour construire une véritable « science des idées », il faut quitter la spéculation pour se livrer à des observations précises. Substituer la collecte des faits aux idées générales est même un point essentiel de sa démarche. Voilà pourquoi Destutt de Tracy et les autres idéologues souhaitent que se développent des études comparatives sur l’esprit humain à l’état naissant.

Louis-François Jauffrey, le secrétaire, a rédigé à cette fin un texte programmatique qui résume bien les orientations de la Société<sup>2</sup>. Il s’agit de lancer un vaste programme d’« anthropologie comparée » destiné à observer les humains sous tous les horizons : décrire leur constitution physique, mais aussi leurs mœurs, ainsi que leurs facultés intellectuelles ou « morales », comme on dit alors. Ces recherches comparatives devront prendre plusieurs directions. Tout d’abord l’étude des « peuples antiques », qui nous donne un regard sur les premiers temps de l’humanité. C’est la tâche entreprise par l’historien Volney, membre de la Société et auteur de plusieurs travaux sur les « peuples de

---

2- « Introduction aux Mémoires de la Société des observateurs de l’homme », in *Aux origines de l’anthropologie française, op. cit.*

l'Antiquité ». L'étude des « peuples sauvages » est un autre axe de recherche. C'est pourquoi l'expédition Baudin a été organisée et revêt une si grande importance.

Jauffrey suggère aussi d'autres types d'études. Celle des sourds-muets notamment. En effet, il était admis jusque-là qu'ils sont dans le même état que les arriérés mentaux. Faute d'accéder au langage, ils sont privés d'intelligence. Or, dans les années 1770, l'abbé de l'Épée, fondateur de la première école pour sourds-muets, a montré qu'il était possible de les éduquer au moyen de la langue des signes.

L'abbé Sicard, qui lui a succédé, a perfectionné sa méthode. Et ce dernier est justement membre de la Société. Jauffrey suggère donc de questionner ses élèves « sur l'époque qui a précédé leur instruction ». On pourra ainsi connaître dans quel état mental ils étaient avant d'acquérir le langage, et « leurs réponses deviendront des matériaux précieux pour une histoire philosophique de l'être humain. »

Jauffrey suggère également un programme tout à fait original pour l'époque : l'étude de la naissance de la pensée chez l'enfant. « Pourquoi ne trouverait-on pas le même charme à considérer d'un œil attentif la première lueur de l'esprit qui se développe, à tenir le journal détaillé des progrès de l'intelligence d'un enfant, à voir naître ses facultés l'une de l'autre ? » La Société proposera même un prix destiné à récompenser de telles études sur « les premiers développements des facultés de l'homme au berceau ». Jauffrey évoque aussi la possibilité de procéder à une expérimentation pour le moins étonnante. Il faudrait, dit-il, « observer avec soin, pendant douze ou quinze années, quatre ou six enfants, moitié de chaque sexe, placés dès leur naissance dans un même enclos, loin de toute institution sociale, et abandonnés pour le développement des idées et du langage aux seuls instincts de la nature ». On pourrait ainsi distinguer ce qui, chez l'homme, relève de la nature et de l'éducation. Mais, reconnaît Jauffrey, une telle expérience serait difficile à réaliser... « En effet, une pareille entreprise commanderait le sacrifice d'une vie entière. » Non pas celle des enfants, mais bien la vie du pauvre savant qui devrait consacrer tant de temps et d'argent à une telle expérience!



Au bout de quatre ans, l'expédition Baudin revient en France. Le voyage a été terrible. Rien n'a épargné les explorateurs : tempêtes, avaries des bateaux, scorbut, mutineries... Épuisé et malade, le capitaine Baudin est décédé sur le trajet du retour. Malgré tout, l'expédition a rapporté d'Australie une riche moisson scientifique : des milliers de plantes, d'insectes, de petits animaux inconnus. Charles-Alexandre Lesueur, dessinateur naturaliste, a tracé plus de 1 500 croquis relatifs à la faune et à la flore australiennes. Par contre, en matière anthropologique, le bilan est limité. François Péron, engagé comme « naturaliste et anthropologiste », a surtout récolté des informations sur la constitution physique des « sauvages » et leur apparence (coiffure, vêtements), mesuré leur force, dressé un inventaire des outils et émis quelques considérations sur leur sexualité. On est très loin du programme de recherche sur le langage et la pensée établi par Gérando.

De toute façon, au retour de l'expédition Baudin, en 1804, les activités de la Société sont en mauvaise voie. Napoléon Bonaparte a pris le pouvoir en 1799. Jusque-là, les idéologues avaient fait figure de penseurs de la Révolution. Les uns vont s'opposer à l'empereur quand d'autres se rallient au nouveau régime. Ces dissensions vont miner la Société, qui s'autodissout en 1805.

## Les idéologues face à Napoléon

Napoléon, quant à lui, veut réduire au silence les idéologues. Leurs projets ne sont pas de son goût. Il juge l'instruction du peuple dangereuse, « parce qu'elle fait des ambitieux », et ordonne la dissolution de la section des sciences morales et politiques de l'Institut, le principal foyer des idéologues. « Ce sont des rêveurs, des phraseurs, des métaphysiciens, bons à jeter à l'eau ! » Dans sa bouche, les termes « idéologie » et « idéologues » acquièrent une connotation péjorative<sup>3</sup>. Leur sens va alors changer. L'idéologie n'est plus la « science des idées » que concevait

3- Par la suite, K. Marx reprendra le terme pour désigner les philosophes allemands, et c'est ainsi qu'il prendra sa signification d'aujourd'hui : celle d'une doctrine politique et morale constituée sur des bases à prétention scientifique. Voir R. Boudon, *L'Idéologie ou l'Origine des idées reçues*, Fayard, 1986, rééd. Seuil, 1992.

Destutt de Tracy, mais une doctrine philosophico-politique plus ou moins fumeuse... Dès lors, chacun va poursuivre sa propre trajectoire. Certains joueront un rôle important dans l'histoire de leur discipline. Pinel en psychiatrie, Cuvier en paléontologie... Volney est considéré comme un des précurseurs de la géographie humaine. Destutt de Tracy poursuivra la rédaction de ses *Éléments d'idéologie* et entrera à l'Académie française. Gérando, rallié au régime impérial, deviendra maître des requêtes au Conseil d'État tout en poursuivant sa réflexion sur la genèse de la pensée humaine. Mais ces réussites individuelles n'empêcheront pas la disparition de l'idéologie. Bannie par Napoléon, la doctrine officielle de la Révolution sera oubliée. Paradoxe: les idéologues, qui avaient tant fait pour la mise en place d'institutions éducatives et scientifiques, n'auront eux-mêmes pas fait école! L'étude de la genèse des idées, de leur impact sur la vie des hommes restera en friche pendant presque un siècle. Il faudra attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que l'anthropologie culturelle, la psychologie sociale, l'épistémologie, la sociologie de la connaissance... reprennent à leur manière le programme initié par Destutt de Tracy et les siens.

Mais ceci est une autre histoire.

J.-F. D.



## Qui sont les observateurs de l'homme?

À la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, la Société des observateurs de l'homme comprend une soixantaine de membres; des savants de premier plan comme les naturalistes Cuvier et Jussieu, des linguistes et philosophes (Gérando, Destutt de Tracy, l'abbé Sicard), des médecins de renom (Cabanis, Pinel, Moreau de la Sarthe), des géographes et historiens (comme Volney); des explorateurs enfin, tels que Bougainville et Nicolas Baudin.

Ces hommes se connaissent bien. Certains se sont rencontrés avant la Révolution dans le salon de Mme Helvétius, où se côtoyaient déjà Condorcet, Condillac, Cabanis, Diderot, Volney. Ils forment un club de penseurs, porteurs d'un même idéal philosophique et éducatif. Il s'agit de promouvoir l'esprit des Lumières, de poursuivre l'œuvre des encyclopédistes en participant à l'essor des sciences. Et d'abord, de créer la plus importante d'entre elles: « la science de l'homme ». Cette science aura pour but d'étudier l'homme autant sous l'angle « physiologique » que « moral ». Par moral, on entend alors l'ensemble des facultés relatives à la pensée, à la volonté, aux mœurs. Ce que l'on nomme aujourd'hui les dimensions psychologiques et culturelles.

Le progrès des connaissances passe aussi pour eux par une réforme de l'éducation. Durant la Révolution, les principaux membres de ce club de savants se sont engagés dans la réorganisation de l'enseignement.

Entre 1792 et 1799, leur œuvre sera impressionnante. Condorcet avait rédigé un projet de *Réforme de l'Instruction civique* définissant les principes d'un enseignement populaire. C'est dans ce but que les premières écoles normales, destinées à former des instituteurs, voient le jour en 1795. De même, la création des écoles centrales, ancêtres des lycées, est à mettre à leur actif.

C'est toujours le même club de penseurs qui est à l'origine de l'École normale supérieure en 1794, puis de l'École polytechnique l'année suivante. Enfin, ils ont créé de nouvelles institutions scientifiques: le Muséum d'histoire naturelle, le Conservatoire – national – des arts et métiers (Cnam).

Pour couronner le tout, l'Institut de France est fondé en 1795. Destiné à promouvoir les activités scientifiques, il remplace les anciennes académies royales. Au sein de l'Institut, la section des « Sciences morales et politiques » va devenir le foyer de ceux qu'on appelle désormais les idéologues.

## LA GRANDE HISTOIRE DES LANGUES

Chaque langue porte en elle des traces de son passé et de son lien généalogique avec d'autres langues.

Comparons les termes des trois premiers chiffres du français (*un, deux, trois*) avec ceux de l'italien (*uno, due, tre*) et de l'espagnol (*un, dos, tres*). Inutile d'être un grand linguiste pour comprendre qu'il existe un lien de parenté entre ces trois langues. Inutile d'être un grand historien pour savoir qu'elles dérivent du latin.

Depuis longtemps, les linguistes savaient que les langues changent, évoluent, se transforment, se subdivisent. Mais pour reconstituer leur arbre généalogique en examinant leur structure et leur vocabulaire, il fallait qu'émerge une nouvelle discipline scientifique : la linguistique comparée. Ce sera la grande œuvre des linguistes du XIX<sup>e</sup> siècle.

### **Du sanskrit à l'indo-européen**

Un des points de départ de cette vaste enquête débute avec la découverte du sanskrit par les Occidentaux.

Le sanskrit fut la langue de l'Inde antique. C'est en sanskrit classique que furent écrits les *Veda*, premiers grands textes religieux de l'hindouisme (et qui remontent à la fin du II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.). Tous les textes importants de la culture indienne furent également retranscrits en sanskrit : l'épopée du *Mahâbhârata*, les textes poétiques, la prose littéraire et philosophique, les *kâma-sûtra*... Puis, comme ce fut le cas pour le latin ou le grec ancien, le sanskrit disparut sous sa forme orale et ne survécut parmi les lettrés que sous forme écrite.

C'est à William Jones (1746-1794) qu'il revient d'avoir compris le premier le lien que le sanskrit entretenait avec les autres langues européennes. Fils d'un grand mathématicien, W. Jones



<b>DEPUIS 1950 LE TEMPS DES CHERCHEURS</b>	211
– Les intellectuels et le marxisme	213
– Linguistique. La révolution générative	217
– Culture de masse. Ses mythes, ses images	221
– La vague structuraliste	225
– L'essor de l'interactionnisme. De Palo Alto à l'ethnométhodologie	229
– Les philosophes face à la science	233
– Michel Foucault. Pouvoir, savoir, folie	237
– Contre-culture. La révolte des seventies	242
– L'explosion de la nouvelle histoire	246
– De Lucy à nos jours...	
À la découverte de nos origines	250
– Le retour de l'acteur	254
– Économie. La vague libérale	258
– Pierre Bourdieu. L'anti-héritier	263
– Le temps de la communication	267
– Le sacre du cerveau	271
– Désordre et indéterminisme.	
Une nouvelle vision du monde	277
– Le lien social en crise ?	281
– Le réveil de la philosophie	289
– Postmodernité. Une idée fin de siècle ?	293
– Les sciences sociales au temps des réseaux	297
<b>Conclusion</b>	
<b>LA NOUVELLE CARTE DES IDÉES</b>	301